

Lucie. Il est spacieux; il est sûr; il est défendu par un fort capable de faire quelque résistance, s'il était réparé, si son artillerie était mise en état de servir. On y entretient toujours une faible garnison.

Huit ou neuf lieues plus loin est l'excellente baie de Montego. La cinquième partie des productions de la colonie est embarquée dans sa petite ville de Barnet-Town, défendue par une batterie de dix canons.

Des bas-fonds rendent difficile l'entrée du port Sainte-Anne. A peine reçoit-il tous les ans quinze ou seize navires.

Le port Antonio est un des plus sûrs, mais non des plus fréquentés de l'île. Son fort est gardé par un détachement que commande un officier.

La côte orientale n'offre que le havre de Manchineel. Le mouillage y est bon, mais, dans les parages voisins, la mer est toujours violemment agitée par les vents d'est. C'est le quartier le plus exposé à l'invasion; et la batterie de dix canons qu'on y a construite ne le mettrait pas à l'abri du danger, si ses richesses étaient plus considérables. Toute la défense de la colonie réside proprement dans le Port-Royal.

xxxv.
Moyens qu'a
la Jamaïque
pour se
garantir de
l'invasion.

Les Anglais ne se furent pas plus tôt rendus maîtres de la Jamaïque que le soin de rendre cette conquête utile et de s'en assurer la possession, les occupa. Les défrichemens entrepris par les Espagnols, et les avantages d'une rade im-

mense, sûre, commode, arrêterent sagement leurs regards sur Port-Royal. La ville qu'ils y bâtirent, quoique placée dans des sables sur une langue de terre très-étroite, quoique privée par la nature d'eau potable et de tous les autres soutiens de la vie, devint en moins de trente ans une cité célèbre. Elle dut cet éclat au mouvement rapide qu'y entretenaient les productions de l'île, le butin des flibustiers, le commerce ouvert avec le continent voisin. Il y avait peu d'entrepôts sur le globe où la soif des richesses et des plaisirs eût réuni plus d'opulence et de corruption.

Un moment détruit, le 7 juin 1692, ce brillant spectacle. Le ciel, d'un azur clair et serein, devient sombre et rougeâtre dans toute l'étendue de la Jamaïque. Un bruit sourd se répand sous terre des montagnes dans la plaine. Les rochers se fendent, des coteaux se rapprochent. A la place des monts engloutis s'élèvent des marais infects. De vastes forêts sont transportées à plusieurs milles de leur situation première. Les édifices disparaissent dans des gouffres, ou tombent renversés sur leurs fondemens. Treize mille hommes trouvent la mort dans ce tombeau de l'île entière; trois mille périssent de la contagion qui suit ce fléau destructeur. A cette époque la nature perd, dit-on, de sa beauté, l'air de sa pureté, le sol de sa fertilité. Les Européens apprennent de ce phénomène épouvantable, ou ils ne l'apprendront jamais, à ne pas se reposer sur la posses-

sion d'un monde qui chancelle sous leurs pieds, qui semble se dérober à leurs avides mains.

Dans ce désordre général, Port-Royal voit ensevelis dans les flots irrités, ou jetés au loin sur des plages désolées, les nombreux vaisseaux dont les orgueilleux pavillons le rendaient si fier. La ville elle-même est détruite et submergée. Vainement on la tire de ses débris. Téméraires travaux ! un nouvel ouragan renverse ses murs renaissans. Port-Royal, comme Jérusalem, ne peut être réédifié. La terre ne se laisse creuser que pour l'engloutir encore. Par une singularité qui confond tous les efforts et les raisonnemens de l'homme, les seules maisons qui échappent au nouveau bouleversement restent bâties à l'extrémité d'une pointe infiniment étroite qui s'avance plusieurs milles dans la mer : comme si l'inconstance de l'Océan eût offert une base solide à des édifices que la terre-ferme semblait rejeter.

Les habitans de Port-Royal, découragés par ces calamités répétées, se réfugient à Kingstown, situé sur la même baie. Bientôt leur activité et leur industrie font de ce bourg, jusqu'alors obscur, une ville agréable et florissante. Les affaires même y sont peu à peu devenues plus vives qu'elles ne le furent à aucune époque dans les marchés qu'elle a remplacés, parce que la colonie a plus gagné par l'augmentation de ses cultures qu'elle n'a perdu par la diminution de son commerce interlope.

Cependant Port-Royal n'avait jamais été, et Kingstown ne devenait pas la capitale de l'île. San-Yago de la Vega, que les Anglais ont appelé Spanish-Town, continuait à jouir de cette utile prérogative. Cette ville, bâtie par les Espagnols à quelques milles de la mer, sur la rivière de Cobre, la plus considérable du pays, sans être navigable, était toujours le siège du corps législatif, du gouverneur général, des tribunaux de justice, et par conséquent le séjour des colons les plus riches.

L'amiral Knowles jugea cet arrangement contraire au bien public ; et en 1756 il fit décider par l'assemblée générale que tous les ressorts, tous les pouvoirs de l'administration seraient réunis à Kingstown. Des haines personnelles contre l'auteur du projet, la dureté des mesures qu'il employait à l'exécution, l'attachement qu'on prend pour les lieux comme pour les choses mêmes, une foule d'intérêts particuliers que la révolution devait nécessairement blesser, toutes ces causes inspirèrent à beaucoup de colons un éloignement invincible pour une innovation qui pouvait bien avoir quelques inconvéniens, mais qui était appuyée sur des raisons décisives, et qui présentait de grands avantages. Les entraves dont les opposans embarrassèrent le nouveau système n'arrêtèrent pas l'autorité. Ce fut même le temps qu'elle choisit pour réparer le fort Charles, qui sert de citadelle à Port-Royal, et pour augmenter de

l'autre côté de la baie les fortifications très-bien entendues de Mosquito-Point, qui dominant le canal où doivent passer les bâtimens destinés pour Kingstown. Si, au lieu d'entrer dans la baie, l'ennemi voulait débarquer au nord de la nouvelle capitale, il se trouverait arrêté dans sa marche par Zock, fort construit avec intelligence et entretenu avec soin dans un défilé très-serré, à une lieue de la ville. Dans ces différens ouvrages et dans quelques autres postes moins importans sont habituellement répartis deux régimens. Ils reçoivent une solde de la métropole : mais la colonie y ajoute une gratification journalière de douze sols pour chaque soldat, et une gratification double pour tout officier. Ces troupes, n'eussent-elles rien perdu de leur énergie originaire, ne préserveraient pas l'île de l'invasion, et seraient bientôt réduites à capituler devant des forces navales supérieures à celles qu'on aurait destinées pour les appuyer.

Quand même la Jamaïque pourrait se garantir des malheurs d'une invasion étrangère, elle n'en resterait pas moins exposée à des dangers domestiques plus à craindre encore.

xxxvi.
Dangers qui
menacent la
Jamaïque
dans son
propre sein.

Lorsque les Espagnols furent obligés d'abandonner la Jamaïque à l'Angleterre, ils y laissèrent un assez grand nombre de nègres et de mulâtres, qui, las de leur esclavage, prirent la résolution de sauver dans les montagnes une liberté que semblait leur offrir la fuite de leurs tyrans vaincus. Après avoir établi des réglemens qui devaient assurer

leur union, ils plantèrent du maïs et du cacao dans les lieux les plus inaccessibles de leur retraite. Mais l'impossibilité de subsister jusqu'au temps de leur récolte les força de descendre dans la plaine pour y dérober des vivres. Le conquérant souffrit ce pillage d'autant plus impatiemment qu'il n'avait rien à perdre, et déclara la guerre la plus vive à ces ravisseurs. Plusieurs furent massacrés. Le plus grand nombre se soumit. Cinquante ou soixante seulement trouvèrent encore des rochers pour y vivre ou y mourir libres.

La politique, qui a des yeux et point d'entrailles, voulait qu'on achevât d'exterminer ou de réduire cette poignée de fugitifs échappés à la chaîne ou au carnage. Mais les troupes, qui périssaient ou s'épuisaient de fatigue, ne goûtèrent pas un système de destruction qui devait leur coûter encore du sang. On y renonça, dans la crainte de les soulever. Cette condescendance eut des suites funestes. Les esclaves, que l'horreur du travail ou la peur des châtimens jetait dans le désespoir, ne tardèrent pas à chercher un asile dans les bois, où ils étaient sûrs de trouver des compagnons prêts à les assister. Le nombre des fugitifs augmenta tous les jours. On les vit bientôt désertir par essaims, après avoir massacré leurs maîtres et dépouillé les habitations, qu'ils livraient aux flammes. Inutilement on employait contre eux des partisans actifs, auxquels on assura 900 livres pour chaque noir massacré dont

ils présenteraient la tête. Cette rigueur ne changea rien, et la désertion n'en devint que plus générale.

Le nombre des rebelles accrut leur audace. Jusqu'en 1690, ils s'étaient bornés à fuir. Mais enfin, se croyant assez forts, même pour attaquer, on les vit fondre par bandes séparées sur les plantations anglaises, où ils firent des dégâts horribles. En vain furent-ils repoussés avec perte dans leurs montagnes; en vain, pour les y contenir, construisit-on des forts de distance en distance, avec des corps-de-garde; malgré ces précautions, les ravages recommencèrent à diverses reprises. Le ressentiment de la nature violée par une police barbare mit tant de fureur dans l'âme des noirs achetés par les blancs, que ceux-ci, pour couper, disaient-ils, la racine du mal, résolurent, en 1735, d'employer toutes les forces de la colonie à détruire un ennemi justement implacable.

Aussitôt les lois militaires prennent la place de toute administration civile. Tous les colons se partagent en corps de troupes. On se met en mouvement; on marche aux rebelles par différentes routes. Un parti se charge d'attaquer la ville de Nauny, que les noirs avaient bâtie eux-mêmes dans les montagnes bleues. Avec du canon on réussit à réduire une place construite sans règles, défendue sans artillerie. Mais les autres entreprises n'ont qu'un succès équivoque, ou balancé par

des pertes. Les esclaves, plus glorieux d'un triomphe qu'abattus de dix revers, s'enorgueillissent de ne plus voir dans leurs tyrans que des ennemis à combattre. S'ils sont vaincus, ce n'est pas sans vengeance. Leur sang est au moins confondu avec celui de leurs barbares maîtres. Ils vont au-devant de l'épée de l'Européen pour lui plonger un poignard dans le cœur. Les réfugiés, forcés de céder au nombre ou à l'adresse, se retranchent dans des lieux inaccessibles, et s'y dispersent en petites troupes, résolus de n'en plus sortir, et bien assurés d'y vaincre. Après neuf mois de combats et de courses, on abandonne enfin le projet de les soumettre.

Ainsi l'emportera tôt ou tard sur des armées nombreuses, aguerries, et même disciplinées, un peuple désespéré par l'atrocité de la tyrannie ou l'injustice de la conquête, s'il a le courage de souffrir la faim plutôt que le joug; s'il joint à l'horreur d'être asservi la résolution de mourir; s'il aime mieux être effacé du nombre des peuples que d'augmenter celui des esclaves. Qu'il cède la plaine à la multitude des troupes, à l'attirail des armes, à l'étalage des vivres, des munitions et des hôpitaux, et qu'il se retire au cœur des montagnes sans bagage, sans toit, sans provisions, la nature saura bien l'y nourrir et l'y défendre. Qu'il y reste, s'il le faut, des années, pour attendre que le climat, la chaleur, l'oisiveté, la débauche aient dévoré ou consumé ces camps

nombreux d'étrangers qui n'ont ni butin à espérer, ni gloire à recueillir. Qu'il descende quelquefois avec les torrens pour surprendre l'ennemi dans ses tentes et ravager ses lignes. Qu'il brave enfin les noms injurieux de brigand et d'assassin que lui prodiguera sans honte une grande nation assez lâche pour s'armer tout entière contre une poignée d'hommes chasseurs, et assez faible pour ne pouvoir les vaincre.

Telle fut la conduite des nègres avec les Anglais. Ceux-ci, rebutés de courses et d'armemens inutiles, tombèrent dans un découragement universel. Les plus pauvres d'entre eux n'osaient accepter les terrains que le gouvernement leur offrait au voisinage des montagnes. Des établissemens plus éloignés des rebelles aguerris furent négligés, ou même abandonnés. Plusieurs endroits de l'île qui, par leur aspect, annonçaient le plus de fécondité, restèrent dans leur état inculte.

Dans cette situation, Trelaunay fut chargé de l'administration de la colonie. Ce gouverneur sage, et sans doute humain, ne tarda pas à sentir que des hommes qui, depuis près d'un siècle vivaient de fruits sauvages, nus, exposés à toutes les injures de l'air; qui, toujours aux prises avec un assaillant plus fort et mieux armé, ne cessaient de combattre pour la défense de leur liberté, ne seraient jamais réduits par la force ouverte. Il eut donc recours aux voies de conciliation. On leur offrit non-seulement des terres en propriété,

mais la liberté, mais l'indépendance. Ces ouvertures furent accueillies favorablement. Le traité conclu avec eux en 1759 porta que le chef qu'ils choisiraient eux-mêmes recevrait sa commission du gouvernement anglais; qu'il se rendrait tous les ans dans la capitale de la colonie, s'il en était requis; que deux blancs résideraient habituellement auprès de lui pour maintenir une harmonie utile aux deux nations, et qu'il prendrait les armes avec tous les siens, si la colonie était jamais attaquée.

Tandis que Trelaunay faisait cet accommodement au nom de la couronne, l'assemblée générale de la colonie proposa son arrangement particulier. Dans ce second accord, le nouveau peuple s'engagea à ne plus donner de retraite aux esclaves fugitifs; et on lui assura une somme fixe pour chaque déserteur qu'il dénoncerait, une récompense plus considérable pour ceux qu'il ramènerait dans leurs plantations. Depuis ce pacte honteux, la petite république rétrograda toujours. Elle ne compte plus dans son sein que treize cents individus, hommes, femmes, enfans, répartis dans cinq ou six villages.

Soit que ce qui venait de se passer eût inspiré de l'audace, ou que la dureté du joug anglais eût soulevé la haine, les nègres esclaves résolurent d'être libres aussi. Pendant que la guerre d'Europe embrasait l'Amérique, ces malheureux convinrent, en 1760, de prendre tous les armes

le même jour , de massacrer leurs tyrans , et de s'emparer du gouvernement. Mais l'impatience de la liberté déconcerta l'unanimité du complot en prévenant le moment de l'exécution. Quelques-uns des conspirateurs mirent avant le temps convenu le feu aux habitations, en poignardèrent les maîtres ; et , ne se voyant pas en état de résister à toutes les forces de l'île que leur entreprise prématurée avaient réunies en un moment, ils se réfugièrent dans les montagnes. De cet asile impénétrable ils ne cessèrent de faire des sorties meurtrières et destructives. Les Anglais , dans leur désespoir , furent réduits à rechercher à prix d'argent le secours des nègres sauvages , dont ils avaient été forcés de reconnaître l'indépendance par le sceau d'un traité. On leur promit une forte somme pour la tête de chaque esclave qu'ils auraient tué de leur main. Ces lâches Africains , indignes de la liberté qu'ils avaient recouvrée , n'eurent pas honte de vendre le sang de leurs frères : ils les poursuivirent , ils en tuèrent un grand nombre par surprise. Enfin les conjurés , affaiblis et trahis par leur propre race , restèrent long-temps dans le silence et l'inaction.

On croyait le feu de la conspiration éteint sans retour, lorsque les révoltés, accrus par le renfort des déserteurs qui s'étaient échappés de diverses plantations, reparurent avec une nouvelle fureur. Les troupes réglées, les milices, un corps nombreux de matelots, tout se réunit contre des es-

claves. On les combattit, on les vainquit en plusieurs rencontres. Il y en eut beaucoup de tués et de pris. Le reste se dispersa dans les bois et dans les rochers. Tous les prisonniers furent fusillés, pendus ou brûlés. Ceux qu'on croyait les auteurs de la conspiration furent attachés vivans à des gibets, où ils périrent lentement exposés et consumés au soleil ardent de la zone torride, supplice plus cuisant, plus affreux que celui du bûcher. Cependant leurs tyrans savouraient avec avidité les tourmens de ces misérables, dont le seul crime était d'avoir voulu recouvrer par la vengeance des droits que l'avarice et l'inhumanité leur avaient ravis.

Le même esprit de barbarie dicta les mesures qu'on prit pour prévenir de nouveaux soulèvements. Un esclave est fustigé dans les places publiques, s'il joue à quelque jeu que ce soit, s'il ose aller à la chasse, ou s'il vend autre chose que du lait ou du poisson. Il ne peut sortir de l'habitation où il sert sans être accompagné d'un blanc, ou sans une permission par écrit. S'il bat du tambour, ou s'il fait usage de quelque instrument bruyant, son maître sera condamné à une amende de 225 livres. C'est ainsi que les Anglais, ce peuple si jaloux de sa liberté, se jouent de celle des autres hommes. C'est à cet excès de barbarie que le commerce et l'esclavage des nègres ont dû conduire des usurpateurs. Tels sont les progrès de l'injustice et de la violence. Pour conqué-

rir le Nouveau - Monde il a fallu sans doute en égorger les habitans. Pour les remplacer, il fallait acheter des nègres, seuls propres au climat, aux travaux de l'Amérique. Pour transplanter ces Africains qu'on destinait à cultiver la terre sans y rien posséder, il a fallu les prendre par force et les rendre esclaves. Pour les tenir dans l'esclavage, il faut les traiter durement. Pour empêcher ou punir les révoltes que doit exciter la dureté de la servitude, il faut des supplices, des châtimens, des lois atroces contre des hommes qui le sont devenus.

Mais enfin la cruauté même a son terme dans sa nature destructive. Un moment suffit; une descente heureuse à la Jamaïque y peut faire passer des armes à des hommes qui ont l'âme ulcérée et le bras levé contre leurs oppresseurs. Le Français, qui ne songera qu'à nuire à son ennemi sans prévoir que la révolte des nègres dans une colonie les peut soulever dans toutes, ira hâter une révolution pendant la guerre. L'Anglais, placé entre deux feux, perdra sa force, son courage, et laissera la Jamaïque en proie à des esclaves et à des conquérans qui se la disputeront par de nouvelles horreurs. Voilà l'enchaînement de l'injustice. Elle s'attache à l'homme par des nœuds qui ne se rompent qu'avec le fer. Le crime engendre le crime; le sang attire le sang, et la terre demeure un théâtre éternel de désolation, de larmes, de misère et de deuil,

où les générations viennent successivement se baigner dans le carnage, s'arracher les entrailles et se renverser dans la poussière.

Ce serait pourtant une perte funeste à la Grande-Bretagne que celle de la Jamaïque. La nature a placé cette île à l'entrée du golfe du Mexique, et l'a comme rendue la clef de ce riche pays. Les vaisseaux qui vont de Carthagène à la Havane sont forcés de passer sur ses côtes. Elle est plus à portée qu'aucune autre île des différentes échelles du continent. La multitude et l'excellence de ses rades lui donnent la facilité de lancer des vaisseaux de guerre de tous les points de sa circonférence.

Les Anglais ont senti tard, mais enfin ils ont compris que le plus sûr moyen de prévenir les insurrections domestiques et de se préserver d'une invasion étrangère, était de gagner l'affection de leurs esclaves. Dans cette vue, l'assemblée coloniale arrêta en 1788 que tout propriétaire qui expulserait de sa plantation un noir caduc ou malade sans en avoir assuré la subsistance serait tenu de le reprendre, et obligé de payer une amende de deux cent quarante livres; que toute personne qui mutilerait un noir subirait un an de prison et devrait au fisc deux mille quatre cents livres; que quiconque tuerait un noir de dessein prémédité, ou même involontairement, serait puni de mort; que tous ceux qui frapperaient un noir qui ne leur appartiendrait pas seraient con-

xxxvii.
Avantages
de la Jamaïque
pour la
guerre. Dés-
avantages
pour la navi-
gation.